

# Entre la (re)connaissance de soi et la perception d'autrui : La construction de l'identité féminine chez certaines auteures francophones du Maghreb

**ZEINEB GHEDHAHEM**  
*École Polytechnique de Tunisie*

## **Abstract**

Among the novelists with an unstable and fragmentary identity, certain Francophone authors of the Maghreb construct and deconstruct the individual feminine identity from the phenomenon of migrations while assuming the transgressive and subversive character of their writing as well as the ethical choice to write in French rather than Arabic. Thus, in their writings, a quest for self is embraced integrating several notions including that of evolution, plurality, otherness and personal experience.

We propose to study, through the analysis of the works of certain Maghreb novelists, the manifestations, techniques and practices scriptural allocated to the poetics of migrant writing. We will emphasize the important and

even essential roles assumed by speech, writing and silence in the quest and the knowledge of oneself and the Other.

**Keywords:** speech; identity; the Other ; wife.

### Resumen

Entre los novelistas con una identidad inestable y fragmentaria, algunos autores francófonos del Magreb construyen y desconstruyen la identidad femenina individual del fenómeno de las migraciones, asumiendo al mismo tiempo el carácter transgresor y subversivo de su escritura, así como la opción ética de escribir francés en lugar de árabe. Así, en sus escritos, la búsqueda del yo se abraza integrando varias nociones incluyendo la de la evolución, la pluralidad, la alteridad y la experiencia personal.

Proponemos estudiar, a través del análisis de las obras de ciertos novelistas del Magreb, las manifestaciones, técnicas y prácticas atribuidas a la poética de la escritura migrante. Destacamos los roles importantes e incluso esenciales que asume el habla, la escritura y el silencio en la búsqueda y el conocimiento de uno mismo y del Otro

**Palabras clave:** discurso; identidad; el Otro; literatura magrebí; mujer.

**N**ombreuses sont les écrivaines maghrébines qui ont publié aussi bien des romans, des recueils de poésie et de nouvelles que des essais et autres. Si à travers les âges, elles ont pris la parole et même les armes, elles prennent désormais la plume pour dire par elles-mêmes leurs attentes, leurs espoirs, leurs désirs et leurs refus, bref elles ont décidé de dire leurs maux avec leurs propres mots.

Dans leurs écrits, se profile souvent, une quête de soi intégrant plusieurs notions dont celle de l'évolution, de la pluralité, de l'altérité et de l'expérience personnelle. Parmi ces écrivains, deux ont particulièrement retenu notre attention :

Malika Mokeddem, écrivaine algérienne née le 5 octobre 1949 en Algérie à Kenadsa, dans le désert algérien. Bien que médecin de formation, elle décide d'abandonner sa profession pour se consacrer à la littérature en 1985. Résidant en France depuis 1979, ses romans ont été couronnés de plusieurs prix: Prix Littré, Prix collectif du festival du Premier roman

de Chambéry et Prix algérien de la fondation Nourredine Aba. Malika Mokeddem n'a jamais cessé de se battre pour que toutes les femmes puissent étudier et être libérées de l'oppression qu'elles subissent de la part des hommes. Ses livres sont animés par l'amour et la violence avec lesquels elle mène ce combat. Elle est considérée aujourd'hui comme l'une des figures féminines les plus en vue de sa génération dans le champ littéraire algérien.

Née au Kef, au nord-ouest de la Tunisie, Faouzia Zouari Docteur en littérature française et comparée de la Sorbonne, vit à Paris depuis 1979. Elle fait partie de ces écrivaines qui assument le caractère transgressif de leur écriture et ont fait le choix éthique d'écrire en français plutôt qu'en arabe. Dans *J'ai épousé un Français*, elle raconte le tremblement identitaire vécu dans son couple: elle, Maghrébine attachée à la laïcité, lui Français, converti à l'Islam, limite « barbu ». Mais c'est dans l'humour et l'érudition que cette journaliste à *Jeune Afrique* trouve l'équilibre. Ses ouvrages évoquent, pour la plupart, la femme maghrébine installée en Europe occidentale.

Auteure de plusieurs romans dont *La deuxième épouse*, *Ce voile qui déchire la France*, *Sous le jasmin*, *les pavés*, elle a remporté mardi 6 décembre 2016, le prix des 5 continents de la Francophonie 2016, organisé par l'Organisation Internationale de la Francophonie.

La production littéraire de ces deux romancières est considérée comme faisant partie de la littérature migrante. Par littérature migrante ou la littérature de l'immigration on désigne généralement les œuvres littéraires des écrivains immigrés ou d'enfants d'immigrés. Les romancières dont il sera question dans cette étude peuvent, à juste titre être considérées comme des écrivaines migrantes pour deux raisons majeures : non seulement, elles vivent loin de leur pays d'origine, Malika Mokeddem née en Algérie et Fawzia Zouari née en Tunisie vivent toutes les deux en France, mais en outre, leur écrits gravitent autour du thème de l'identité instable et fragmentaire qui est au fondement même, selon les propos de Simon Harel<sup>1</sup> de l'écriture migrante.

---

1 HAREL, Simon, *Les passages obligés de l'écriture migrante*, Montréal, XYZ, 2005

Nous envisageons, à travers cette étude, de répondre à certaines interrogations : Comment les romancières francophones du Maghreb construisent et écrivent l'identité migrante féminine ? Comment la parole assure-t-elle la médiation avec autrui et permet à l'individu d'entrer en relation avec l'Autre, relation qui a de toute évidence une incidence sur l'identité du sujet ?

Si ces écrivaines ont pris la plume, c'est surtout et avant tout pour se raconter. Ce qui fait que leur statut passe, selon la formule de Marthe Robert « d'objets de discours, [elles] se font sujets de discours <sup>2</sup> ». Leurs romans, du moins les premiers, s'ouvrent inévitablement sur un extratextuel<sup>3</sup> déterminé par un avant et aussi et surtout par un après l'arrivée des parents en France : les textes deviennent ainsi indicateurs d'un vécu individuel à valeur collective, ce qui apparaît dans les titres même des romans : en effet, ces deniers portent souvent des prénoms arabes, tels que *Zeïda de nulle part de Leïla Houari* ou *N'zid de Malika Mokkadem* et *Pour en finir avec Shahrzad* de Fawzia Zouari. Le trait dominant de cette littérature est sa forte teneur autobiographique le plus souvent converti en autofiction. Les références au milieu social d'origine foisonnent dans les textes. Par ailleurs, ces romans relatent la même histoire, à quelques détails près et accordent une place essentielle à l'expression d'un moi dont l'expérience peut prendre une valeur d'exemple. Les récits de vie, individuels deviennent de la sorte une seule histoire commune à une collectivité : la communauté des femmes maghrébines. Le récit individuel, se superpose et se fond dans celui de la collectivité et fait désormais partie de la mémoire collective.

Cherchant à saisir et à ériger un moi dans son identité culturelle dispersée entre un ici français et un ailleurs maghrébin. La technique est de toute évidence la même chez les deux romancières : des récits emboîtés, à travers l'insertion de micro-narrations arborant leur tonalité nostalgique. L'évocation de souvenirs autour de la figure paternelle et maternelle, des

---

2 ROBERT, Marthe. *Roman des origines et origines du roman*. Paris, Grasset. 1972. p. 16.

3 Le référent extratextuel est une personne ou une chose dont parle le message et qui existerait même si le message n'en disait rien.

villages natals, de lieux etc... Fondamentalement mémoriaux, ces récits sont ceux d'une vie double. Les auteures y racontent la vie présente et celle du devenir régénérant du coup les mythes du roman familial, ce qui fait dire à Marthe Robert à ce propos que l'auteur migrant : « arrive à se raconter des histoires, ou plutôt une histoire qui n'est rien d'autre en fait qu'un arrangement tendancieux de la sienne, une fable biographique conçue tout exprès pour expliquer l'inexplicable honte d'être mal né, mal loti, mal aimé<sup>4</sup> ».

Etrangères dans le pays de leurs aïeux, ces romancières sont aussi rejetées par le pays dans lequel elles vivent. Ne sachant plus à quelle culture elles appartiennent, elles sont en perpétuelle quête d'un lieu, un endroit où jeter l'ancre. Bannies des deux territoires, elles sont conscientes que ces pays ne se les disputent pas, mais bien au contraire, ils se les renvoient comme une balle. Ce qui explique, entre autre la quasi-permanence de cette question d'identité dans leurs écrits. L'écrivain migrant tente perpétuellement de reconstruire, difficilement, cette identité. Ecrire s'avère être le moyen le plus efficace de se construire une identité et de lutter contre le mal être.

Le choix de la langue française s'assimile à un acte de réinvention de soi pour pouvoir finalement dire ce qui ne peut être dit en arabe. Malika Mokkadem disait à ce propos : « j'ai reçu de [la langue française] ce que la langue arabe (telle qu'elle m'a été enseignée) ne pouvait me fournir<sup>5</sup> ».

Armées d'une langue qui n'est pas la leur, ces écrivaines se sentent libres et libérées du joug des traditions et des tabous. Un nouvel univers s'ouvre devant elles. L'affranchissement de ces femmes leur permet le dépassement de soi et la création littéraire. Véritable arme et alliée, la langue leur permet de s'exprimer, de se dévoiler même si le contenu et le tréfonds sont incontestablement maghrébins. « Parler de soi hors de la langue des aïeules, c'est se dévoiler... se mettre à nu » dira Assia Djebbar.

---

4 ROBERT, Marthe, *Op. Cit.* p.46.

5 Interview par Rachid Hammoudi, El Moudjahid, 25 juin 1992.

Malika Mokkadem ne dissimulera pas sa satisfaction à écrire en français. Dans une de ses lettres publiées dans *Le Monde du 16 juin 1999*, elle disait que la langue française : « n'est pas étrangère puisqu'elle vibre dans ma chair et ses mots familiers fouillent incessamment mes pensées, affinent ma sensibilité. » ne se considérant nullement comme un otage de cette langue, elle affirme même : « elle m'a accueillie et recueillie enfant démunie avec générosité, elle m'a offert ses résonnances aux miroitements inconnus. Alors subjuguée, j'ai marché vers ses envoutements ». Elle termine sa lettre en disant : « si des tyrans, des esprits rétrogrades, la redoutent tant et veulent la frapper d'interdits, c'est qu'ils la savent nimbée de lumière et toujours en gésine de liberté. »

A un certain moment de désarroi, écrire dans une langue seconde était pour les écrivaines maghrébines de langue française devenu comme un refuge et un instrument libérateur qui leur permettait d'exprimer leurs aspirations et leur enracinement culturel et identitaire. Écrire dans la langue de l'Autre (l'autre étant l'ennemi français dans l'imaginaire collectif) c'est donner une image de soi par rapport à l'Autre, se dire et dire ce qu'on est incapable d'exprimer en langue maternelle, car cette dernière constitue un handicap majeur pour elles.

Dans le roman de Fawzia Zouari, *La Seconde épouse*, la langue fait également partie des espaces où l'héroïne Halima s'exerce à rompre avec le modèle maternel et son identité maghrébine. Dans sa détermination à devenir Française, elle ne recule devant rien et décide d'approfondir sa connaissance du français. Elle s'inscrit à cet effet à des cours du soir ; apprend par cœur le dictionnaire des proverbes et adopte à jamais le vocabulaire et les manies langagières des Françaises : « Bientôt, postée devant l'école de mes enfants, je pris un plaisir indescriptible à les embrasser avec des « ma puce » et « mon lapin » plein les joues<sup>6</sup> ». Même si elle avait appris le français dans son pays natal, cette langue n'avait pas la même saveur ; elle disait d'ailleurs : « Je faisais revenir les mots que j'avais appris à l'école d'Aïn Bka. Ils avaient un goût amer, une odeur de colon<sup>7</sup> ».

---

6 ZOUARI, Fawzia, *La Deuxième épouse*. Paris, RAMSAY. 2006. P. 99.

7 *Ibid.* p. 96.

Mais cette perception que la jeune femme possède du français change une fois arrivée dans l'hexagone. Une fois installée en France, elle se débarrassera rapidement de cette perception de la langue. Cette dernière sera désormais le lieu de rencontre avec l'Autre, le moyen par lequel elle accédera à la liberté et à la redéfinition de soi. La culture et la mentalité françaises lui permettront d'aller de l'avant, à la rencontre des autres, de tisser des liens avec les voisines, de se faire des amies, bref, de communiquer, de sortir de son isolement et d'avoir une vie sociale calquée sur le modèle de l'hexagone. La liberté de s'exprimer sur n'importe quel sujet, de parler, finalement, de tout est acquise. La langue arabe l'a suffisamment muselée, la langue française l'a débâillonnée et lui a octroyé le droit à la parole et la liberté de penser. Désormais, d'autres libertés lui seront accordées, elle est libre de choisir le genre de femme qu'elle voudrait être. Ainsi cette langue n'est plus assimilée au déshonneur ou à la servitude comme ce fut le cas sur le sol algérien. Elle aime désormais cette langue et met un point d'honneur à la maîtriser car il s'avère qu'elle est le symbole du libre arbitre et le sésame pour un destin meilleur :

Je n'en reviens toujours pas de mon goût pour cette langue et des progrès fulgurants que j'ai faits. [...] ça a été comme ma première amie dans ce pays, la fée qui allait me guider vers les gens, vers plus loin, comme une ancienne mémoire. C'était aussi un coin de terre où j'allais m'exercer à connaître les autres, m'exprimer sur eux, et sur moi. Parler de moi en français substituait à la villageoise que j'étais, une femme dotée d'un nouveau passeport pour la vie. Je n'aurais pas pu m'accorder certaines libertés si je ne les avais énoncées en français. Lorsque je disais « Je vais sortir » dans la langue des roumis, j'avais l'impression d'accomplir un geste qui me revenait de droit, alors que le dire en arabe, « ana kharja », m'aurait donné mauvaise conscience, en tous cas l'impression de commettre un péché, de transgresser un tabou. Aucune femme de mon village n'aurait prononcé une telle phrase pour la simple raison qu'il lui était interdit de passer le seuil de sa maison.<sup>8</sup>

---

8 *Op.Cit.* pp. 96-97.

L'arabe, considéré comme la langue du pouvoir patriarcal et religieux empêche l'amélioration de la condition de la femme. Ainsi la langue française apparaît comme étant la voie de la libération. Dans *Chroniques frontalières*, la romancière tunisienne, Emna Belhadj Yahia, résume magistralement le choix de ces écrivaines en affirmant : « se libérer par l'écriture et par l'écriture dans la langue étrangère assumée, désirée, conquise, donnant “ accès à la vraie vie ”<sup>9</sup> ». La langue française permet donc de transgresser les tabous de la parole et d'accéder à la vraie vie, aux vérités voilées, dissimulées ainsi qu'aux droits bafoués.

Chez ces deux romancières, la parole assume différents rôles, à savoir une revendication identitaire un moyen de transmission et de préservation ainsi qu'un instrument de survie

Omniprésente dans *Les Hommes qui marchent de Malika Mokkadem* et même dans *La Deuxième épouse* de Fawzia Zouari, la figure de la conteuse rend compte du rôle social joué par la femme dans la littérature maghrébine. Dépositaire des coutumes ancestrales et gardienne farouche des valeurs ancestrales, elle est investie d'une mission : transmettre aux générations futures la mémoire et la civilisation de sa société. Chargée de l'éducation des enfants, elle leur transmet, à travers les contes et les histoires ce legs oralement. Seule et unique occasion pour elle de jouir d'un droit à la parole.

Incarnant l'oralité, Zohra, dans *Les Hommes qui marchent*, conteuse bédouine, est sédentarisée malgré elle. Refusant de renoncer au monde nomade, elle ne cesse de parler des hommes qui marchent (les nomades), une manière d'entretenir leur souvenir, leur histoire et civilisation et de les sauver de l'oubli. Cherchant à immortaliser leur histoire dans l'esprit des jeunes auditeurs, Zohra se présente comme la passerelle entre le monde nomade et le monde sédentaire, le pont qui relie les générations et les mondes et permet de la sorte d'accéder à la sagesse et aux traditions bédouines et immortaliser l'histoire de la tribu.

---

9 [http://www.huffpostmaghreb.com/2016/04/04/tunisie-ecrivaines-tunisi\\_n\\_9609712.html](http://www.huffpostmaghreb.com/2016/04/04/tunisie-ecrivaines-tunisi_n_9609712.html)



Inoubliable conteuse des temps anciens, pilier de la sagesse et des traditions bédouines, Zohra inculque aux jeunes l'art de la parole, l'art de conter. Le plus grand legs qu'elle leur transmet, notamment à Leila, l'ainée de ses petits-enfants, c'est son héritage nomade. Condamnée à devenir sédentaire, elle pratique le nomadisme des mots. Récits et contes lui permettent de faire revivre les incessantes pérégrinations des hommes du désert. Sédentarisée malgré elle, l'aïeule pratique le nomadisme des mots. Sa passion pour la parole et les mots a eu un réel impact sur Leila, sa petite fille, qui devient à son tour une nomade des mots, d'abord ceux de sa grand-mère, ensuite ceux des livres. La passion pour la parole et la passion pour la lecture permettent à ces deux femmes, nomades dans l'âme, de quitter ce monde sédentaire vers des contrées lointaines, traversant le désert aux côtés des nomades et assurant de la sorte la pérennité du monde nomade. Plume à la main, Leila assure la relève en tant que maillon de la chaîne de transmission, la relève est assurée comme l'affirme Mildred Mortimer « Après la mort de Zohra, elle prendra la plume et deviendra à son tour un maillon dans la chaîne de transmission<sup>10</sup> ». Parler des temps anciens lui permet de parcourir le Sahara. Elle y avance et se maintient en vie. La parole se substitue à la longue marche, c'est elle qui lui permet de survivre dans le monde sédentaire. La parole est synonyme de vie pour cette vieille nomade habituée à sillonner le désert, elle « trouve le pouvoir et existe dans la parole<sup>11</sup> ». Parler c'est exister, c'est vivre. Zohra parle et évoque le passé pour rester en vie. Pierrette Frickey affirme à cet effet :

La grand-mère bédouine de *Les Hommes qui marchent*, "ce petit bout de femme à la peau brune tatouée" et "la tête lestée de mots" se crée une vie éternelle par "le nomadisme des mots". Elle permet de faire vivre éternelle-

---

10 MORTIMER, Mildred, « Le désert intérieur et extérieur dans l'œuvre romanesque de Malika Mokeddem » in *Malika Mokeddem : Envers et contre tout*. Paris, L'Harmattan, 2000, pp. 81-92.

11 CROUZIÈRES-INGENTHON, Armelle, « Histoire de l'Algérie, destins de femmes : l'écriture du nomadisme dans *Les Hommes qui marchent* » in *Malika Mokeddem : Envers et contre tout*. Paris, L'Harmattan, 2000, p. 150.

ment le temps passé, [...] Elle se crée ainsi une place dans l'éternité défiant à la fois temps et espace, s'éternisant par les mots<sup>12</sup>.

La parole lui permet de survivre dans la mémoire de ceux qui l'écoutent. S'adressant à Leila, elle lui dit : « *Toi et moi sur la même route, tes livres à mes contes mêlés. Sinon toi et tes livres avec eux et moi marchant dans tes contes avec Ahmed le Sage et Bouhaloufa...*<sup>13</sup> ».

Outre sa fonction de revendication identitaire, de transmission et de préservation de l'identité, la parole est également un instrument de survie comme c'est le cas dans la *Deuxième épouse* de la romancière tunisienne Fawzia Zouari, notamment avec le personnage de Farida. Même si son unique auditrice est dans le coma, elle est assimilée, à juste titre à une conteuse tout comme Zohra dans *Les hommes qui marchent*, d'ailleurs Rosa dira à sa sortie du coma: « *Elle savait que Dieu ou le Diable lui avait envoyé une conteuse, pendant qu'elle s'en allait vers le silence*<sup>14</sup> ». : Ainsi au chevet de son amie Rosa, et à l'instar de Zohra, Farida parle. Elle parler de la maladie de Rosa, mais surtout elle parle d'elle-même ce qui l'aide à « sortir de l'obscurité<sup>15</sup> ». Au cours de ces longs monologues face à cette moribonde, Farida apprend à se dire comme jamais auparavant. Débarrassée de ses inhibitions, de sa crainte et de sa honte, elle se dévoile, se met à nu et finit par « *apprivoiser [sa] propre vérité* ».

Plus les jours passent, plus je m'enfonce dans le silence de Rosa avec assurance. Je me surprends à y parler de moi. J'y contemple ma vie comme dans un miroir. Mieux que dans l'écriture, car mon destinataire a un visage, il est à portée de regard. Je voulais apprivoiser Rosa, et me voilà en train d'apprivoiser ma propre vérité. [...] Auprès de Rosa, j'apprends à me dire,

---

12 FRICKEY, Pierrette, « Temps, Espace et Mémoire dans l'œuvre de Malika Mokeddem » in Malika Mokeddem : Envers et contre tout. Paris, L'Harmattan, 2000. p. 120

13 MOKEDDEM, Malika, *Les Hommes qui marchent*. Paris, Le Livre De Poche, 1999. p. 296.

14 ZOUARI, Fawzia, *La Deuxième épouse*, Op. Cit., p. 207.

15 *Ibid.* p. 145

sans me sentir agressée par un regard. C'est si difficile de me dénuder pour la femme arabe que je suis, même quand j'utilise la fiction. Elevée dans une tradition où il est honteux de dire « je », de se regarder, où il est péché de s'aventurer avec témoin en territoire intime.<sup>16</sup>

Face à cette interlocutrice muette, elle accède à cette « liberté vertigineuse de tout dire, sans être chevillée au risque d'être entendue. Interrompue. Reprise<sup>17</sup> ». Cette dimension cathartique de la parole la dote d'une capacité à remettre en question sa vie, à s'auto-analyser. L'inertie de Rosa l'incite à se dénuder complètement. Ragaillardie par l'absence de jugements, de réactions, elle devient pour la première fois le sujet de sa propre réflexion. Habituee à ne parler que des autres et de la communauté, elle brave les interdits et parle d'elle-même. Elle s'assume en tant qu'individu, en tant que personne à part entière. Elle finit par dire « je », elle apprend à se dire, à se découvrir, elle se retrouve enfin. Chez Farida, la parole fonctionne comme une thérapie, sa situation au chevet de Rosa est comparable à celle d'un patient qui apprend à se livrer devant un psychologue et les résultats de cette thérapie sont probants : « - Ecoute, Rosa, les moments passés avec toi ont été intenses. J'en garderai le chemin d'avoir cheminé en compagnie de grande qualité, le soulagement d'avoir appris à me livrer aussi car, en venant vers toi, je me suis en partie retrouvée<sup>18</sup> ».

Cette thérapie lui permet en l'occurrence de revendiquer le droit d'exister indépendamment de la collectivité, en tant que femme, qu'être humain à part entière, avec ses craintes et ses désirs, ses désillusions et ses rêves.

Que l'une dise « je » pour parler d'elle-même, de sa vie, et que l'autre emploie le « nous » pour parler de son peuple nomade, Farida et Zohra parlent pour exister, revendiquer une identité et ne pas sombrer dans l'oubli, même si pour Zohra l'identité se fond dans un contexte collectif, dans la communauté nomade, alors que Farida tente par tous les

---

16 *Ibid.*, pp. 166-167.

17 ZOUARI, Fawzia, *Op. Cit.* p. 153.

18 *Ibid.* p. 203.

moyens d'échapper à l'emprise de la collectivité et des traditions pour vivre pleinement en tant qu'individu.

La présence de la conteuse dans les deux romans rend compte de l'importance de l'oralité dans les civilisations d'origine des deux romancières. Par la seule force de la parole, Zohra fait revivre le monde nomade, ressuscite le passé, alors que Farida ramène de parmi les morts son amie Rosa plongée dans un coma profond durant trois mois. Si les deux héroïnes réussissent cet exploit, c'est parce qu'elles maîtrisent l'art de la parole.

D'une manière générale, l'écriture peut donc être considérée dans ces deux textes comme l'aboutissement logique de la parole, une continuité de celle-ci. Ces deux romans présentent la parole comme l'un des fondements de l'écriture, une donnée importante dans la construction identitaire et enfin une migration vers autrui car elle permet de communiquer avec les autres et contribue ainsi à la cohésion sociale et familiale.